

# Les roches noires

Mireille Piris

*Nouvelle extraite du dernier numéro de la revue Rue Saint Ambroise (n°53) à paraître le 8 juin 2024.*

Lumière propre, ciel immense, quelques nuages effilochés encore teintés du rose petit matin, le rose s'efface, le blanc gagne le bleu d'un jour limpide. À l'est. À l'ouest, lueur compacte dans les gris. Gris lumineux, gris lourds, amoncellement sur l'horizon noir. Noirs des rochers du bris-lames. Entassements. Superpositions. Les masses dorment serrées, plus ou moins sombres au fur et à mesure que l'on approche. Une silhouette à quatre pattes se distingue, vive, bondissante, soudain à l'arrêt. On entend le criaillement de deux mouettes débusquées par la course, leur vol pesant se fait léger, s'éloigne, vibre. Le chien court maintenant à la lisière du sable et de l'eau, oscille entre ses éclaboussures et le ressac des algues sur la plage. Demi-tour brusque, course puissante vers les rochers où une autre silhouette se dessine. Un homme hésite dans sa désescalade, quel chemin emprunter plus aisément, le chien déjà près de lui le guide puis repart dans sa course folle. À un instant l'homme n'affronte pas l'une des roches de front, se détourne pour descendre à reculons, assure un pied, allonge une jambe, puis l'autre.

Rufus ! Rufus, ici ! La voix est grave, posée, impérative. Allons le chien, au pied !

L'humain et l'animal avancent maintenant côte à côte, mince, élancé l'homme l'est aussi, chaussures montantes, short ample, polaire ouverte sur peau brunie, chevelure blanche, visage émacié ; les yeux bleu acier s'arrêtent dans le regard fidèle. Gentil mon chien, gentil Rufus ! Allez, on va jusqu'à la jetée pour voir si la digue peut encore tenir bon ? Qu'est-ce que tu crois, toi, pour cette fois ? On parie ?

Tenir, il s'agit bien de ça. Tenir contre vents et marées, oui. L'homme sourit, la lumière est vive maintenant. Peut-être ôter ses chaussures et marcher à fleur d'écume, l'eau fraîche réconforte. Un peu froide cependant, il remonte vers le sable, la petite écriture brisée des brins de coquillages. Combien de fois l'avait-il empruntée, cette plage, par tous les temps, de tous ses âges, mais surtout avec elle, elle si vive, qui courait, qui l'entraînait en riant dans la recherche de son trésor, bois flottés lisses, conques parfaites, nacres, et ces débris de verre usés, polis, si doux qui perdaient leur éclat en séchant sur leur serviette après le bain, alors elle les léchait, les serrait entre ses lèvres, dans leurs salives mêlées riait encore, regarde comme ça brille maintenant, elle riait victorieuse, d'un rire grave et enfantin à la fois, insolent, suave, inoubliable, à l'époque il s'était dit qu'il l'entendrait toute sa vie, aujourd'hui il n'en est plus très sûr. Une tranche de vie, comme le pain rassis, rétrécit et perd sa saveur, c'est parce qu'il y a trop longtemps...

Aujourd'hui l'heure est à la lutte, chacun définit la sienne, les idées ne concordent pas toujours, lui persiste à ne pas vouloir lâcher. Sa maison, il la regarde de la plage qui s'amenuise, elle a encore une sacrée allure, avec son beau toit rouge, ses

fenêtres hautes, les balcons en encorbellement du premier, elle tient encore bien debout sur la falaise, elle aussi veut ignorer fièrement l'effondrement. Il irait bien se réfugier dans la pièce du haut, mais le chien a déjà pris le chemin de la digue.

On disait la pièce du haut. La pièce du haut, celle qu'il préférait, qu'il avait toujours préférée. Immense, lumineuse jusqu'à la toiture, pignon vitré devant l'océan, son père disait notre luxe, eux enfants ils s'en foutaient du luxe, comme ils s'amusaient entre cousins, à des tas de jeux et puis à des riens et même à des silences, à se voir grandir d'été en été parce qu'ils se cognaient de plus en plus la tête aux extrémités des pentes du toit, sauf le petit Paul qui restait petit. Quand Petit Paul était mort, la pièce du haut avait été désertée. C'était l'âge des familles éclatées.

L'homme suit le chien, la lumière est maintenant puissante, encore une erreur de la météo, c'est ça qu'il aime ici, cette alternance nuages soleil imprévisible, cette humeur capricieuse du temps et la force des éléments qui dominent l'homme depuis toujours.

C'est bien plus tard que la pièce du haut avait repris vie. Un immense billard avait remplacé les jeux de l'enfance, les jeunes hommes étaient devenus des hommes, enfin ils croyaient ça, bière et whisky coca, ça fumait pas mal aussi, pas toujours la cigarette. Du bruit sec des boules de billard entre elles, sec puis amorti contre les bandes, l'homme se souvient très bien, ils cognent encore contre ses tempes, partout dans son crâne, il en aurait la migraine s'il y pensait souvent, mais dans ses veines l'oubli, dans son corps la

lourdeur s'installe, il monte de moins en moins dans la pièce du haut. C'est dur pour descendre surtout, la douleur dans les genoux, la rampe nécessaire, il peste contre ces ralentis mais son esprit veille. Comme celui de son ami, qui encore à son âge est conseiller municipal, qui a choisi de lutter encore et toujours. Ils ont rendez-vous tout à l'heure pour les dernières nouvelles de la consolidation de la digue après la énième commission d'urbanisme.

L'ami, l'ami depuis la communale, l'amitié d'une vie ne se qualifie pas, d'année en année elle persiste malgré les éloignements de l'un ou de l'autre. En fait, l'homme éprouve les mêmes battements de cœur que pour la maison, un sentiment d'ancrage, de sécurité, d'appartenance. De la même trempe. Mais aujourd'hui leurs sentiments, leurs positions divergent... Se battre pour l'un, c'est s'engager dans la politique pour participer aux instances de décision face aux problèmes d'érosion du littoral, ne pas accepter l'inéluctable, agir en conséquence même s'il faut au bout du compte capituler, pour l'autre c'est rester, tout simplement rester, tant il est inenvisageable de se projeter ailleurs, d'exister ailleurs, ou même d'y respirer.

Depuis le début, depuis la tempête Cynthia et les grandes marées suivantes, tandis que tout le monde se battait dans les collectivités locales, partisans de l'utopie de travaux gigantesques contre partisans du renoncement, lui-même d'ailleurs avait participé au débat après avoir lu des articles contradictoires sur l'utilité des murs et des digues, depuis le début il était certain qu'il n'abandonnerait jamais sa Villa des embruns. Jamais. Aujourd'hui, après toutes ces années qui ont creusé le vide et la lassitude dans son corps, qui y ont installé la résistance autant que le détachement, il préfère rester muet et sourire quand on lui parle relogement et

indemnités. Il préfère rester chez lui, dans son refuge de la pièce du haut, y méditer, lire, et, le plus souvent, dans les heures avancées de la nuit, écrire...

Tu aurais été présent tout au long de ma vie d'homme sans que je le sache, peut-être sans le savoir toi-même. Peu à peu tu aurais comblé la béance dans mon corps après le départ de ta mère, tu m'aurais consolé, moi je t'aurais aidé à grandir, à lire le varech le vent les saisons les étoiles, à t'appuyer sur les autres, sans trop compter sur eux quand même. Je t'aurais appris le cœur ouvert, les mots sobres et justes, le silence, le beau silence plein d'attention, plein de l'attention de nos ancêtres, de nos fantômes. Et même, je t'aurais appris à cultiver le grain de fantaisie bâillonné en moi. Et ça, si ça t'étonne, c'est que tu ne me connais pas encore... Je t'apprendrai à n'en vouloir à personne, car aujourd'hui tu es là, n'est-ce pas, le sais-tu seulement ? Moi, je sais que c'est toi qui guides mon pied sur l'aspérité de la roche noire, toi qui lis sur mon épaule l'arrêté municipal, toi qui insuffles la force de ma résistance.

Toi, enfant de papier, je te couche sur ma page dans mon refuge de la pièce du haut, où l'horizon se déplace et se fond, je te couche dans ton berceau, dans ton hamac, tu flottes dans mes pensées, je te protège, tu me rejoins et c'est notre voyage dans la lumière belle comme nulle part ailleurs. Je voudrais, quelle prétention, éclairer pour toi les énigmes de l'océan, en gardant intacte une part de son mystère car il en faut toujours une pour avancer, la transparence est ennuyeuse. Je voudrais deviner en toi juste pour t'accompagner, je ne veux pas peser, pas te faire de mal, on fait trop de mal avec trop de bonnes intentions. Et toi, quand

tu liras dans mes hésitations, mes tâtonnements, mes craintes, tu m'apprendras à tenir le cap.

Tenir, il s'agit bien de ça, tenir debout tenir large, tenir ample, tenir libre. On cherchera ensemble la liberté, les libertés car il y en a plusieurs, à chacun la sienne, on creusera profond, on bâtira les fondations de ta vie d'homme, moi aux fondations seulement, à toi les échafaudages, les fenêtres, les portes à ouvrir ou fermer, à fermer même si c'est moi qui frappe chez toi.

Nos maisons de papier, nos âmes de papier que la marée érode, nos yeux ouverts sur ce qui tient encore, notre volonté de demeurer dans ce qui reste de nous.

Nous vivrons ensemble, debout.

Tant de nuits sans sommeil, tant de sommeils sans rêves, et puis, la nuit dernière l'homme a dormi, son père est venu lui dire Ne tarde pas trop, et sa mère a chuchoté C'est la fin. Il a décidé que pour lui ce serait la nuit du solstice d'hiver. Il y avait jusque-là pensé de façon fugace, envisagé comme Virginia les cailloux dans les poches, mais non, ce serait nu, nu dans le froid qui engourdirait vite. Après un bon repas et surtout une excellente bouteille. Projeter d'ordonner à son chien de rester sur la plage sans bouger ne lui paraît plus souhaitable, Rufus serait bien capable de le rejoindre. Il faudra donc trouver un prétexte pour le confier à l'ami.

C'est une nuit ronde presque sans lune, assez lumineuse cependant pour distinguer les brise-lames noirs, le sable humide et les scintillances sur l'océan. De la falaise, près d'une maison massive, on croirait apercevoir dans l'eau la silhouette d'un homme qui avance vers l'horizon, on croirait même deviner, toute proche, impossible au milieu de cette

froidure, la forme incertaine d'un enfant. Et si on se retourne vers la maison, en haut, tout en haut, vacille la lueur d'une bougie.